

IGNACE DEKKERS

## ESQUISSE DE LA SPIRITUALITE DU BIENHEUREUX PETER DONDERS

Il n'est pas très facile de décrire la spiritualité du Père Donders, et cela pour plusieurs motifs. D'abord, le mot même de spiritualité n'est pas tellement clair. Il vient de spiritus = esprit. On parle de l'esprit de quelqu'un, de son visage intérieur, de sa physionomie spirituelle avec ses caractéristiques propres. Dans la littérature religieuse, il signifie la manière personnelle dont quelqu'un vit l'Évangile. Dans ce sens on distingue la spiritualité franciscaine. Comme tout chrétien sérieux, François d'Assise a voulu vivre l'Évangile mais il l'a fait dans un style bien à lui. Ce qui l'avait avant tout séduit et fasciné, c'est un aspect précis de l'Évangile: le Christ pauvre, « le pauvre de Dieu ». Du coup, toute la vie de François sera marquée, imprégnée, colorée par cette idée fondamentale. François a vraiment eu une spiritualité propre, une façon à lui de vivre l'Évangile et de mettre ses pas dans les pas du Christ pauvre. Nous avons à nous poser une question semblable à propos du Père Donders: Quelle est sa spiritualité? Question qui en suppose une autre: Le P. Donders a-t-il eu une façon particulière de vivre l'Évangile, de suivre le Christ et d'aimer le Seigneur?

Cette étude comprendra deux parties:

- 1) Nous parlerons d'abord de la spiritualité du P. Donders, en général.
- 2) Nous approfondirons ensuite certains points<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous avons surtout utilisé J. KRONENBURG, *De Eerbiedwaardige Dienaar Gods Petrus Donders C.S.S.R.*, Tilburg 1925, que nous citerons = K. Nous avons aussi consulté M. VAN GRINSVEN, *Overige geschriften van de Eerbiedwaardige Petrus Donders*, in *Peerke Dondersreeks*, n. 12, Tilburg 1947, 90-101. On y trouve la première (1874) et la deuxième autobiographie (1879), que nous citerons = A I et A II. Puis Luc. VERSCHUEREN, *Peerke Donders*, in *Ned. Kath. Stemmen* 41 (1941) 153-161. Il existe d'autres biographies du P. Donders, par exemple celle de N. Govers, Heerlen 1946. Mais, bien qu'elle donne un certain nombre de détails nouveaux, elle n'ajoute rien de substantiel sur la spiritualité du Père Donders.

Pour bien comprendre la personnalité du P. Donders, il faut évidemment le situer dans le cadre de son temps. Il a vécu au 19<sup>ème</sup> siècle (1809-1887). Et nous retrouvons chez lui les traits caractéristiques de son époque. Ne nous étonnons pas, par exemple, que sa spiritualité ne soit pas typiquement biblique, liturgique, ecclésiale, oecuménique. Cette spiritualité-là est celle d'aujourd'hui. A dire vrai, la sienne était traditionnelle, dans le bon sens du terme, profondément et solidement chrétienne et apostolique.

Donders est sans nul doute un homme d'une foi profonde, très sincèrement religieux. De nombreux traits de sa vie nous le prouvent. On en est frappé, même à ne feuilleter que rapidement sa biographie. On a dit de Jean XXIII qu'il conversait avec les Saints de Dieu aussi familièrement qu'avec les petites gens de son village natal, Sotto il Monte. Donders n'avait pas le genre rond, jovial et expansif du bon Pape Jean, mais sa familiarité avec le monde de Dieu et de ses Saints était bien pareille à la sienne, aussi intime et habituelle.

Il n'est certes pas un grand théologien. Il a étudié la théologie comme on le faisait de son temps, dans les manuels d'alors. Il n'était pas un grand intellectuel et sa science avait certainement bien des limites. D'ailleurs, quand aurait-il trouvé le temps de se plonger dans des études théologiques spécialisées, alors que le travail missionnaire et le souci des âmes le dévoraient chaque jour tout entier? Il n'a pas élaboré ni mis par écrit un système spirituel. Mais il a su de ce qu'il lisait extraire la moelle et le suc, sans doute beaucoup moins avec son intellect qu'avec son coeur et toute sa personnalité.

« Peerke » — ainsi l'appelait-on — a vécu en chrétien. La formule peut paraître simple et presque banale. Mais, à parcourir sa vie, on ne rencontre pas beaucoup d'événements marquants ou qui font choc. Nous sommes loin des aventures d'un François-Xavier. Peerke a mené une vie ordinaire. Mais que l'on ne se trompe pas sur le sens de ce mot! Ordinaire, oui, c'est-à-dire humble, modeste, discrète, effacée, mais de quelle densité! Plus on lit tout ce qu'il a fait et plus on en est convaincu. Il a vécu l'Evangile de Jésus-Christ d'une manière singulièrement cohérente et logique, jusqu'à l'héroïsme. Et chez lui ce n'était pas une fois de temps en temps, à l'occasion d'une situation particulièrement urgente, mais chaque jour, à chaque moment, durant toute une vie. Dès lors, rien d'étonnant que de son vivant déjà on l'ait appelé « saint ». Dès le séminaire, ses camarades lui donnaient déjà ce titre, sans voir, bien sûr, toute la portée du

mot. Mais, quand il fut plus tard dans le ministère, si on l'appelait « saint » c'est que l'on découvrait en lui une manière de vivre éminemment chrétienne, celle d'un vrai disciple du Christ.

Dieu sait s'il s'est dépensé pour les gens qui lui étaient confiés! Mais il ne suffit pas de dire qu'il fut un missionnaire extrêmement dévoué. Il faut indiquer la source de ce zèle missionnaire: tout son être était profondément uni à Dieu.

L'intérieur et l'extérieur ne sont chez lui qu'une seule et même chose. Qu'est-ce à dire? Saint Thomas parle de trois états de vie: vie contemplative, vie active, vie mixte ou apostolique. En cette dernière, contemplation et action forment un tout organique: la contemplation conduit à l'action, l'action ramène à la contemplation. C'est absolument le cas pour Pierre Donders. En affirmant que tout son être était profondément uni à Dieu, on ne veut pas parler d'une vie mystique qui l'aurait enfermé dans un monde intérieur. D'ailleurs une telle vie mystique est-elle pensable? Pour lui, être uni à Dieu et se consacrer totalement à la proclamation de la Bonne Nouvelle ne font qu'un. Peerke est cent pour cent missionnaire. Nous pouvons bien affirmer sans exagération que le « zèle de la maison de Dieu » le brûle et le consume (Ps. 68/10). Ce qu'il a fait pour les « âmes » comme il dit, pour ses frères et soeurs, est difficile à raconter. Nous qui vivons à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, et qui n'avons pas idée du milieu primitif et éprouvant dans lequel il a vécu et travaillé, nous ne pouvons pas bien nous l'imaginer. S'il n'avait pas eu une santé robuste, on aurait bien vite trouvé sa tombe parmi celles des autres jeunes missionnaires enterrés autour de la cathédrale de Paramaribo.

Il arrive que le feu apostolique qui dévore un missionnaire amène celui-ci à s'isoler, à mener une vie à part et à devenir un « saint solitaire ». Or, pendant ses vingt dernières années, c'est dans une Congrégation religieuse que Peerke va vivre sa vie de chrétien, l'Évangile de Jésus-Christ, son engagement apostolique, tout ce qui fait son être missionnaire. C'est un fait digne d'être noté. Pendant de longues années, il a été prêtre séculier, il a travaillé en solitaire dans la léproserie de Batavia, et puis il est entré dans la Congrégation des Rédemptoristes. A partir de ce moment-là, il a mené la vie religieuse communautaire, dans un don total de lui-même, comme s'il l'avait toujours fait depuis sa jeunesse.

Nous avons essayé de tracer à grands traits le portrait de la spiritualité de Peerke. On y chercherait en vain beaucoup d'éléments extraordinaires. Pour ceux qui ne connaissent le Père Donders qu'à travers ce qu'ils en lisent, sa vie doit sembler bien monotone. On

est tenté de se demander: n'est-ce vraiment que cela? Mais, à mesure qu'on l'approche et que l'on essaie de vivre avec cet homme tel qu'il était, avec ses dons et ses limites, de se déplacer avec lui et de le suivre en ses activités, au fur et à mesure qu'on voit se dérouler le fil de son histoire, on est proprement fasciné. Fasciné par ce que je voudrais appeler la calme fermeté et tranquille opiniâtreté avec lesquelles ce pauvre et simple fils de tisserand s'est donné passionnément à son idéal. Peerke est quelqu'un qui va jusqu'au bout de lui-même, de son devoir et de l'amour qui brûle en son coeur. Ce n'est pas un fanatique car le Seigneur, pour qui il vit et s'engage, est Bonté et Paix. C'est cette Bonté et cette Paix qui le soutiennent, au point qu'il veut les communiquer à d'autres, spécialement à ceux que l'on oublie si facilement, les petits et les pauvres. Il y en avait par milliers au Surinam. Ne peut-on pas dire, dans ces conditions, qu'il était un vrai Rédemptoriste selon l'esprit, bien avant d'entrer officiellement dans la Congrégation de Saint Alphonse? Porter l'Evangile aux pauvres — l'idéal d'Alphonse — de quelle façon merveilleuse Peerke ne l'a-t-il pas réalisé! Par son travail missionnaire, bien sûr, mais plus profondément encore par la manière exemplaire dont il a essayé d'incarner en tout lui-même l'esprit de Jésus.

## II - QUELQUES FACETTES DE LA SPIRITUALITE DU PERE DONDERS

Nous avons déjà souligné que Peerke ne se situe pas dans le domaine de l'extraordinaire, encore moins de l'original. Sa spiritualité est celle du juste milieu, de la vie chrétienne toute simple mais vécue en plénitude. Elle n'est ni plus ni moins que l'Evangile vécu. Nous allons en relever quelques aspects plus marquants, en notant bien toutefois qu'ils font partie de l'essence même de la vie chrétienne et évangélique. Au fond, être un saint comme l'a été Pierre Donders ne demande pas de dons particuliers, de faveurs spéciales ni de talents extraordinaires. Il y faut, par contre, une générosité sans mesure!

### 1. - *Peerke, disciple de Jésus*

Beaucoup ont connu Jésus. Beaucoup l'ont vu et ont de quelque manière partagé sa vie, mais il y en a eu relativement peu à devenir ses disciples. Pourquoi? parce que très peu ont découvert ce qu'il voulait être: présence de Dieu parmi les hommes. Ceux qui l'ont

découvert ont commencé alors à croire en lui. Ceci s'applique absolument à Peerke: c'est un croyant, un homme qui croit, un homme de foi. Notons bien qu'il ne s'agit pas là d'une facette parmi beaucoup d'autres, non, sa foi c'est le coeur qui bat en lui, c'est l'air qu'il respire, l'oxygène qui tonifie son organisme, la lumière de ses yeux, la force de ses mains et de tout son être, le sang qui circule et bouillonne en tout lui-même. Mais d'où vient sa foi? Que signifie-t-elle pour lui? Comment agit-elle en lui?

Sa foi s'enracine dans son passé. Il est né à Tilburg en 1809, dans un milieu profondément religieux où la déchristianisation n'avait pas encore pénétré. Il y respira, dès son enfance, un air catholique. Il a pour ainsi dire trouvé la foi dans son berceau. Chez un certain nombre de Saints il est parlé de soudaine conversion, de retournement intérieur, d'illumination spirituelle, d'invasion irrésistible de la grâce de Dieu. Saint Augustin en est l'exemple classique. Chez Peerke, rien de tel. On ne voit nulle part que sa foi soit passée par des crises, ait connu des éclipses ou des fléchissements. Pour lui il est évident — c'est l'évidence même — que cette vie a ses racines dans une autre vie vers laquelle elle est orientée, à l'origine et à l'achèvement de laquelle se trouve Dieu. Cette conviction le soutient à chaque instant de la journée. La Lettre aux Hébreux nous dit de Moïse (11/27) qu'il demeurerait inébranlable parce qu'il voyait en quelque sorte l'Invisible. Par bien des côtés, la vie de Peerke diffère, bien sûr, de celle de Moïse. Et pourtant, d'une manière tranquille et cachée au regard des autres, ne voyait-il pas lui aussi l'Invisible? Une force secrète et mystérieuse le poussait à se consacrer totalement à cet Invisible et à vouloir révéler à ses frères, les hommes, cet Invisible qui s'est manifesté en Jésus-Christ. Nous savons que dès l'âge de 5 ou 6 ans il voulait déjà devenir prêtre (A I, 90).

Celui qui a vraiment découvert le Dieu Vivant, et qui voit en lui son Père, voudra tout naturellement s'entretenir avec lui. Rien d'étonnant que Peerke soit un homme de prière et qu'il aime à prolonger celle-ci dans un profond coeur-à-coeur avec Dieu. On a dit de François d'Assise que non seulement il priait beaucoup mais qu'il était devenu prière. C'est évidemment moins spectaculaire chez Peerke, mais tous ceux qui l'ont connu ne pouvaient manquer d'être frappés par son attitude intérieure permanente de prière: revenir encore et toujours à la prière! Le Père Kronenburg écrit de lui, alors qu'il était encore tisserand: « Dieu attirait le garçon de manière irrésistible et remplissait son esprit et son coeur tout au long de la journée » (K. 18). Il en restera marqué pour toujours. Parlant de son temps

de séminaire, un étudiant a noté à son sujet: « Je crois qu'il vivait toujours dans la présence de Dieu » (K. 39). A l'époque où il travaillait à Batavia, à 6 heures du matin on le trouvait déjà en prière. Sa journée était faite de prières, de visites des malades, de travail dans le jardin (K. 121-123). « Après une journée aussi débordante d'activités, sa nuit n'était pas toujours consacrée au repos nécessaire. Souvent il prolongeait sa prière pendant de longues heures, tantôt dans l'église, tantôt dans sa chambre. On l'a même vu plusieurs fois en prière, en pleine nuit, à genoux devant la grande croix du cimetière » (K. 123-124). Le Père Startz témoigne: « La prière était sa nourriture, la respiration de son âme; il pria sans cesse » (K. 197). Il ne considérait pas la prière comme un devoir mais comme un besoin, comme un moment de respiration profonde. Il y retrouvait le meilleur de lui-même, et son esprit y puisait des forces neuves.

Le Saint Sacrement tient une place toute spéciale dans sa vie spirituelle. Il passe à l'église de nombreuses heures. Son cœur s'y élève plus facilement vers Dieu. Il y ressent plus intensément la présence du Seigneur qui ne le quitte jamais. Des contemporains disent de lui: « On peut difficilement avoir idée de sa dévotion au Saint Sacrement. Il nous a appris par son exemple à avoir nous aussi une grande vénération pour le Saint Sacrement; il passait presque tout son temps libre devant le tabernacle » (K. 90). Avec la permission de ses supérieurs, il se levait chaque nuit pour aller passer de longs moments devant le Saint Sacrement (K. 194). Il dit lui-même des visites au Saint Sacrement: « C'est une bonne chose que de rester devant le Saint Sacrement, de prier, de remercier, de supplier dans tous nos besoins spirituels et corporels » (K. 212).

Le cœur de sa dévotion au Saint Sacrement était le Sacrifice de la Messe, bien que ce fût d'une manière un peu différente de la nôtre. Son époque était moins liturgique. On vivait la messe davantage comme un acte de piété que comme une célébration communautaire, mais l'ardeur intérieure n'était pas inférieure à la nôtre. « Quand il s'approchait de l'autel pour dire la messe — ainsi parle Norbertus Donders, concitoyen de Peerke — j'étais profondément frappé par l'expression de son visage. Il rayonnait d'un mélange indicible de sérieux, de vénération, de désir et de joie. Remarquable était aussi son recueillement pendant la messe » (K. 57).

« Au près de la croix de son Fils se trouvait sa Mère » (Jean 19/25). Qui pense au Fils ne peut oublier la Mère. Les chrétiens de tous les temps l'ont compris, et leur piété en a été marquée, tout comme celle de Peerke. « Dans ses sermons il n'omettait jamais de

dire quelque chose sur la Sainte Vierge » (K. 95). On signale qu'au temps de son séminaire déjà il avait une grande dévotion envers la Vierge (K. 48). C'est à elle qu'il attribue, après Dieu, sa vocation au sacerdoce et plus tard à la vie religieuse (K. 16).

Quand nous appelons Peerke un contemplatif — « *contemplativus in actione* » — ce n'est pas de l'exagération. Il n'est pas seulement quelqu'un qui prie beaucoup. La prière fait partie de lui-même, elle est soudée à lui au plus profond de son être. Comme Jésus lui-même, comme Marie qui « conservait toutes ces choses en son cœur » (Luc 2/19), Peerke vit en permanence « devant la face du Seigneur ».

Il ne se contente pas de croire que Dieu est son Père. Cette conviction influence sa vie quotidienne et donne une coloration particulière à sa manière de penser, de sentir, d'agir et d'être. Pour beaucoup de gens, ce qui compte surtout et d'abord c'est ce que l'on voit, ce que l'on peut voir et toucher; tout le reste, y compris la réalité de Dieu, est pâle en comparaison de la réalité que l'on voit et devient plus ou moins irréel. Il en va tout autrement chez Peerke. Les choses de ce monde visible sont pour lui une image, un reflet, de cette réalité plus profonde et supérieure à laquelle il a conscience d'appartenir. On en trouve d'innombrables exemples dans sa vie. Citons-en l'un ou l'autre. Il veut devenir prêtre, il se rend chez les franciscains et y est refusé. « Je retourne à pied chez moi, écrit-il, je me recommande à la Providence divine: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Ensuite, je me sens parfaitement consolé par le Bon Dieu, comme si tout s'était très bien passé » (A I, 92). En tout ce qui lui arrive, il reconnaît et voit la main de Dieu. Il raconte que lors de son voyage au Surinam il a pu « sentir combien Dieu est bon et comme il prend soin de ceux qui ont confiance en lui et qui quittent tout pour lui. Oui, Dieu sait rendre cent fois ce tout que l'on a quitté pour lui, parce que même sur le bateau et au Surinam j'ai été soigné par tant de pères et de mères » (A I, 94).

Sa confiance en Dieu ne fait qu'un avec sa foi. Parlant des difficultés qu'il rencontre dans sa mission parmi les Indiens, il dit: « L'ivrognerie et l'immoralité sont des obstacles à leur conversion, mais Dieu est tout puissant... Prier et faire confiance à Dieu! » (A II, 101). Il a pleine confiance en Dieu qui a ses plans sur lui. Il s'abandonne complètement à lui, même s'il ne sait pas où ça va le porter: « La Sainte Volonté de Dieu soit faite en tout! La Sainte Volonté de Dieu et l'obéissance totale m'ont consolé toujours et en tout » (*ibidem*). Quoi qu'il arrivât, sa réaction était: « Il a plu ainsi à la divine Bonté! » (K. 308). Cette attitude l'a accompagné jusqu'à la fin

de sa vie. En 1885, il revient à la léproserie de Batavia. Et c'est encore et toujours « la même foi vitale et fervente en la Providence divine qui l'anime en tout, cette foi qui l'a illuminé depuis sa jeunesse ». Il écrit à son Provincial: « Votre Révérence aura appris depuis longtemps que je suis retourné à mon ancien poste de Batavia. Le Bon Dieu le veut ainsi. Que sa Sainte Volonté soit faite! » (K. 319).

Jusqu'ici nous avons montré où la spiritualité de Peerke prend sa source: sa vie de prière et de contemplation, tout son être enraciné en Dieu, sa profonde union à Dieu. C'est là qu'il puise comme à une source invisible de lumière et de force. Mais être proche de Dieu ne signifie nullement pour lui se replier sur soi-même dans un monde clos. Au contraire, il veut communiquer, partager, proclamer la bonté de Dieu. La bouche ne parle-t-elle pas de l'abondance du coeur? C'est pour cela qu'il veut devenir prêtre et qu'il part pour le Surinam. Oh! ce ne fut pas sans de grosses difficultés mais il ne recule pas devant les problèmes. Au-delà de son calme tranquille et de sa douceur, c'est un fort au sens plénier du mot, pas d'abord au sens de la force physique mais de la force morale. Il ne se dérobe jamais devant les sacrifices de la vie missionnaire mais il poursuit sa route avec ténacité, opiniâtreté, persévérance. Le 18 juillet 1880, Monsieur Schaap écrivait: « Dès l'année 1856, Peerke a servi les pauvres lépreux à Batavia, se faisant vraiment tout à tous. A partir de ce poste, il entreprend de véritables expéditions pour rencontrer les habitants de toutes les plantations des environs, et il pénètre jusque dans les forêts les plus inaccessibles. Même les refus obstinés des Indiens n'ont pu décourager cet homme vraiment fort » (K. 167).

## 2. - *Peerke missionnaire au Surinam*

Bien peu se sont engagés autant que lui pour le Seigneur et son Royaume. Le Père Romme, son compagnon, écrit le 30 octobre 1884: « Lundi dernier, nous avons célébré tout tranquillement les 75 ans de notre saint Père Donders. Sa Révérence reste toujours le même homme de Dieu, débordant de zèle. Aucune fatigue n'est trop grande, aucune privation trop pénible, quand il voit la possibilité de faire quelque chose pour la gloire de Dieu ou le salut des âmes... Aussi aucun jour ne se passe sans qu'il aille visiter dans les environs les malades et les handicapés » (K. 315). Ce zèle pour le Seigneur et pour les âmes remontait très loin: jeune garçon, il enseignait le catéchisme aux enfants de son quartier (K. 21).

Monseigneur Schepers disait, à propos de son zèle apostolique: « Si j'avais ici deux prêtres comme le Père Donders, je pourrais me passer des autres » (K. 99). A une époque où le Père Donders était en ville, le Père van Coll disait à son sujet: « Notre maison a été assiégée toute la journée par des pauvres et des malades. A d'autres moments, même aux heures les plus chaudes, il allait jusque dans les quartiers les plus éloignés porter aide et consolation » (K. 303). On pourrait ajouter ici beaucoup d'autres témoignages. Nous n'en donnons qu'un, extrait du journal *De Tijd*: « De manière infatigable il peinait et trimait avec les malades, à l'hôpital et partout où il pouvait rendre service. Son zèle ardent et charitable suscitait l'estime et l'admiration de toute la colonie, non seulement des catholiques mais aussi des adeptes des autres religions » (K. 101).

La Bonne Nouvelle doit sauver l'homme tout entier, corps et âme. C'est à cet homme tout entier que Peerke va consacrer ses soins et donner son amour. Les longues années qu'il a passées parmi les lépreux en sont le témoignage silencieux mais combien éloquent. Ce qu'il a vécu avec eux, Dieu seul le sait. Kronenburg raconte: « Le Père Donders a donc vécu et travaillé parmi les lépreux pendant 26 ans: dix ans d'abord comme prêtre séculier, puis seize ans comme Rédemptoriste. 26 ans: c'est vite dit et rapidement lu! ... Et de toute cette période il devait passer seul, sans aucun compagnon, les dix premières années » (K. 131-132). Il s'y est fait vraiment tout à tous. Un ancien militaire, qui fut au Surinam jusqu'en 1870 environ, dit ceci: « Quelqu'un qui ait fait pour les lépreux ce qu'a fait le Père Donders, on n'en trouverait pas deux dans le monde! » (K. 137).

Il a connu de très près une autre misère, l'esclavage. A une époque où ces paroles n'étaient pas du tout bien accueillies, il n'a pas hésité à protester: « Oh! si l'on s'occupait ici de la santé et du bien-être des esclaves autant que des bêtes de somme en Europe, ça irait déjà mieux... Malheur à toi, Surinam, au jour du grand jugement! Mille fois malheur aux Européens, propriétaires des esclaves des plantations, aux administrateurs, aux directeurs, aux officiers blancs, qui tous écrasent les esclaves! Malheur à ceux qui s'enrichissent avec la sueur et le sang de ces malheureux qui n'ont pas d'autres défenseurs que Dieu! » (K. 163).

*Son style de vie apostolique.* Un trait qui, dans ce contexte, caractérise Peerke très particulièrement, c'est sa simplicité, son humilité, sans aucune affectation car toute ostentation lui est bien étrangère. Il suit son chemin avec calme et conviction, très conscient de son devoir et de ses responsabilités. Il fait ce qu'il a à faire avec

courage et dévouement, comme si c'était la chose la plus normale du monde. C'était déjà comme cela durant son séminaire à St Michielsgestel (K. 41). Un compagnon de chambre témoigne: « Il était extrêmement humble et toujours prêt à m'aider. De plus, il avait une âme reconnaissante » (K. 49). « Sa piété n'avait rien d'extravagant ou de singulier; il ne se montrait nullement étrange ou bizarre » (*ibidem*). Pendant quelque temps, il fut vicaire à Warmond. Voici ce que l'on dit de lui: « Il était un pasteur sans prétention et il ne faisait pas de bruit » (K. 62).

Cette humilité et simplicité vont de pair chez lui avec la joie et la gaieté. Il était gai, riait de bon coeur avec les autres. Ses paroles étaient pleines de gentillesse et de bienveillance. Tout son extérieur respirait la tranquillité d'âme et la joie. Tel est le jugement de ses compagnons d'études. Un autre déclare: « Je peux témoigner que je n'ai jamais connu quelqu'un... qui fût plus aimable et exceptionnellement doux » (K. 49). Le Préfet Apostolique, Monseigneur Grooff, fait cette remarque: « Monsieur Donders est toujours content et enjoué » (K. 81). Lorsqu'il fut devenu Rédemptoriste, ses confrères furent frappés par son commerce plein de charité. Il les aimait de coeur et d'âme. Modeste et gentil, gai et familier durant les récréations, riant franchement de leur humour et de leurs plaisanteries, sachant accepter les taquineries: voilà comment on le décrit. Le Père Startz de Maastricht a noté: « Le Père Donders était très dur pour lui-même, mais avec les autres il se montrait très sympathique et affable, plein de charité et de bonté, la charité même » (K. 184).

### 3. - *Peerke Rédemptoriste*

Peerke a passé les 20 dernières années de sa vie dans la Congrégation des Rédemptoristes. Beaucoup de ce qui précède vaut également pour cette période. Nous allons pourtant nous y arrêter un peu plus explicitement. Il a 57 ans quand il entre chez les Rédemptoristes. Et il est frappant de constater comme il se sent tout de suite chez lui, très à l'aise avec ses nouveaux confrères, comme s'il était fait pour ça depuis toujours. Saint Alphonse avait fondé sa Congrégation pour « porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ». C'est précisément ce que Peerke a toujours voulu faire, tout au long des années qui ont précédé son entrée dans la Congrégation. Le feu apostolique qui brûlait dans le coeur d'Alphonse brûle aussi dans le coeur de Peerke. Alphonse est sans doute, sous certains aspects, une figure de plus

grande envergure que Peerke, mais leurs coeurs sont bien les mêmes. Tous les deux sont des hommes d'une foi très profonde et personnelle. Ils ont tous les deux été saisis et fascinés par le Christ. Alors ils sont entraînés, poussés vers un engagement total et absolu pour le Royaume de Dieu. Et ils sont allés jusqu'au bout. On peut vraiment dire d'eux, comme de Jésus, qu'ils ont donné leur vie pour ceux qu'ils aimaient (Jean 15/13).

Nous avons déjà parlé de la grande foi de Peerke, de sa vie de prière, de son style de vie évangélique, de son ardeur apostolique et de son dévouement concret et efficace. A partir de son entrée chez les Rédemptoristes, c'est de tout son coeur et de toute son âme qu'il a partagé la vie et le travail de sa nouvelle communauté missionnaire.

On parle souvent, dans sa vie, de l'obéissance religieuse. Ce mot veut dire pour lui: écouter les autres, écouter Dieu. Comme religieux, les appels de Dieu lui parviennent spécialement par sa communauté religieuse et par les supérieurs chargés de la guider. C'est bien ainsi que Peerke l'entend et le vit. Cette obéissance, cette disponibilité fondamentale à écouter, nous la trouvons chez lui à un très haut niveau. C'est devenu pour lui la manière concrète de chercher la Volonté de Dieu, de la trouver et de l'accomplir.

Depuis longtemps déjà, la Volonté de Dieu était le pôle magnétique de sa vie. Maintenant qu'il est religieux, c'est dans l'obéissance qu'il est sûr de la trouver. Il cherchait Dieu en tout. Aussi mettait-il son bonheur à obéir. Son Provincial, le Père Oomen, déclare: « C'est toujours là où l'obéissance l'envoyait qu'il était le plus heureux » (K. 178). Pour nous qui lisons de telles phrases à la fin du 20ème siècle, il nous faut dépasser les mots pour aller jusqu'au noyau. Peerke est un homme qui veut servir le Royaume de Dieu et y consacrer toutes ses forces. Pour le faire de façon sûre et le mieux possible, il ne veut pas se fier à ses seules impressions et points de vue, et il va se joindre à une communauté religieuse. Il remet ainsi entre les mains de celle-ci son destin, son avenir et sa façon concrète de travailler pour le Royaume de Dieu. Telle est l'obéissance de Peerke: « La Sainte Volonté de Dieu et l'obéissance parfaite m'ont consolé toujours et en tout, et j'espère que ce sera aussi ma consolation à l'heure de ma mort » (A II, 101).

Ces précisions sur son obéissance nous font toucher au point le plus fondamental de sa vie et de sa participation concrète à la vie de sa famille religieuse. C'est d'autant plus remarquable qu'il avait longtemps vécu de façon moins dépendante. Former ensemble une communauté religieuse c'est partager ce que l'on est et ce que l'on a.

Ce qu'il était, Peerke le partageait par son obéissance religieuse, en portant les charges et activités de la communauté, dans le couvent comme au dehors. Ce qu'il avait, il le partageait par la pauvreté et l'usage modéré des biens de la communauté. Il était en tout un homme parfaitement apostolique. Ce qui l'intéressait, c'était de se consacrer au service du Royaume de Dieu. Le reste était subordonné à cet objectif. Il utilisait les biens matériels « tantum quantum », selon l'expression ignatienne, c'est-à-dire « pour autant que » ils étaient nécessaires ou utiles au Royaume de Dieu.

Peerke se contente de peu pour lui-même et il sait porter très vaillamment les privations et sacrifices de la vie missionnaire. Peut-être serait-il plus exact de dire que le feu intérieur était en lui tellement vif et vivant que beaucoup, la plupart même de toutes ces difficultés perdaient de leur pesanteur et lui semblaient légères. « L'amour aide à tout porter » (1 Cor. 13/7). Cette parole de Paul semble bien lui convenir.

Peut-on dire qu'il se singularisait? Pas du tout. Sa vie est extraordinaire mais ne comporte rien d'extravagant ni de bizarre. Il sait que personne n'est seul au monde, que nul n'est une île, que nous avons besoin les uns des autres, que nous avons à nous offrir mutuellement et à nous partager quelque chose. Aussi n'est-il pas l'homme de l'aventure solitaire ni le grand pionnier qui fuit les sentiers battus. Là où il se trouve le mieux, c'est là où d'autres sont avec lui, bien qu'il ait passé de nombreuses années tout seul dans la léproserie de Batavia. Avec ses confrères, nous l'avons vu, il était sympathique et agréable à fréquenter. On disait de lui qu'il était un homme doux, mais il faut y voir beaucoup plus qu'un heureux caractère. Il était heureux quand il pouvait faire plaisir à quelqu'un. Il était capable de beaucoup « encaisser », bien que pour lui comme pour d'autres ça n'allât pas de soi (K. 186-187). Ses exercices personnels de piété n'étaient pas un fardeau qu'il imposait aux autres. Son recueillement ne créait nullement une atmosphère pesante; son exactitude n'était une gêne pour personne; sa mortification le rendait indulgent et accessible aux autres; il évitait absolument tout ce qui aurait pu étonner ou choquer (K. 187). On a donc raison d'affirmer: Nous ne trouvons rien d'extraordinaire en lui, à condition d'ajouter: il a fait le bien supérieurement bien. Son engagement missionnaire est plus que bon, il est supérieurement bon, il est même héroïque, quand on pense à la force d'âme et de caractère qu'il fallait pour supporter tout cela, sans oublier le climat tropical du pays.

Peerke sait qu'il n'y a pas de vie chrétienne sans échecs et

sans souffrances. Il y dit oui, non pas comme à une chose inévitable mais parce qu'il y découvre les signes et les appels de son Père du ciel. Il suit le Christ, même quand le chemin passe par Gethsémani et le Calvaire. Il a continuellement ces mots à la bouche: « Il a plu au Bon Dieu! » (K. 308). Même quand son travail parmi les Indiens persiste à ne pas réussir, que la Sainte Volonté de Dieu soit faite en tout!

Un dernier trait dont on peut dire qu'il est comme le fil majeur qui relie tout l'ensemble: sa fidélité. Il n'est pas l'homme du spectaculaire, du grandiose ou du merveilleux. On a vite fait de raconter sa vie et on risque très vite de se répéter. « Celui qui persévère jusqu'à la fin, dit Jésus, sera sauvé » (Matthieu 24/13). Tout comme la vie humaine, la vie chrétienne ne se réalise pas d'un coup. L'une comme l'autre sont un enchaînement de petites choses. La vie de Peerke nous en fournit une preuve éloquente: 77 longues années, dont 45 dans la mission du Surinam, 26 chez les lépreux. Années de dévouement total, de patience, de disponibilité, de prière. Une telle fidélité dans la simplicité et l'amour des pauvres est bien celle d'un saint!

#### CONCLUSION

Nous avons essayé de donner un aperçu de la spiritualité de Peerke. Oh! c'est sans doute un bien grand mot pour un homme simple qui a mené, dans un certain sens, une vie toute simple. Nous ne pouvons pas dire qu'il ait eu un système spirituel particulier et original, bien qu'il ait eu sa physionomie spirituelle personnelle. Et pour arriver à dégager cette physionomie, ce visage du Père Donders, d'une façon qui soit parlante et interpellante pour l'homme d'aujourd'hui, il faut dépasser le genre littéraire et le langage du 19ème siècle. Ce langage tout simple, manié par Peerke lui-même et ses contemporains, qui étaient des apôtres plus que de grands littéraires, ce langage nous paraît souvent un peu pauvre, presque banal, comme préfabriqué et sans nerf, mal maîtrisé au point de tomber parfois dans l'exagération. Mais c'est pourtant derrière cette écorce, derrière ces apparences un peu pâles, que se dessine le visage de l'homme, du chrétien, du prêtre, du religieux, que fut le Père Donders. Au lecteur de juger si nous avons réussi à éclairer un peu ce visage.

Après tout ce que nous venons d'écrire, comment résumer cette vie dans une formule? Je n'en vois pas de meilleure que la « *vita apostolica* », la vie apostolique au sens plénier du mot: pas seulement une vie où abondent les activités apostoliques mais une vie dans

laquelle se déroule tout le processus qui fait les apôtres: être fasciné par le Christ au point de se donner totalement à lui et d'en témoigner jusqu'à la mort. Un feu qui brûle et qui rayonne et qui trouve sans cesse une nouvelle chaleur dans un contact profond et personnel avec Dieu, foyer d'amour.

La spiritualité de Peerke n'est rien d'autre qu'une vie dans le Christ à partir de l'Évangile pleinement vécu. On trouve chez lui tous les éléments de la vie évangélique: appel de Dieu notre Père en Jésus-Christ, réponse à cet appel dans la foi, vie spirituelle centrée sur l'Eucharistie et alimentée par la prière, disponibilité et fidélité à la Sainte Volonté de Dieu et à son plan d'amour.

Dans ce portrait, quelques traits se dégagent plus nettement:

- a) sa confiance illimitée en Dieu. Il peut se passer beaucoup de choses dans sa vie. Le chemin vers le sacerdoce peut sembler un moment complètement bouché. Peerke sait que Dieu va quand même le mener où il veut.
- b) cette confiance concerne sa vie personnelle et ses entreprises apostoliques.
- c) elle a sa source dans une foi inébranlable et ne fait qu'un avec elle. Dieu est son Père et il ne saurait se dédire.
- d) Dieu a des plans sur lui, plans de bonté et de sagesse. Il lui faut entrer dans ces plans, être à l'écoute de la « Sainte Volonté de Dieu ».
- e) il en fera le thème de sa prière, de son dialogue ininterrompu avec le Seigneur. Et voilà que s'éclaire son chemin: il voit mieux ce que Dieu attend de lui, en même temps qu'il perçoit mieux tout ce que ça va lui demander d'abnégation, de générosité, de peines et de souffrances, et surtout d'amour.

Un schéma rapide pour finir. La spiritualité de Peerke est celle d'un homme d'une foi profonde et d'une grande simplicité, que le Seigneur a appelé à l'apostolat. La phrase de Saint Paul: « Je vis, en fait ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi! » (Gal. 2/20) résume bien tout ce qu'a fait le Père Donders du point de départ à l'arrivée, tout au long d'un apostolat missionnaire modeste et quasiment inaperçu, mais qui peut sans doute, par sa simplicité même, interpeller, attirer et inspirer des hommes d'aujourd'hui.